
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578687 5

NKK

Perdriel-Vaissiere

JANE PERDRIEL-VAISSIÈRE

# Celles qui attendent

POÈMES




PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
*E. SANSOT & Cie*
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVII



1. No subject

# CELLES QUI ATTENDENT

**DU MÊME POÈTE :**

*Les Rêves qui passent*, 1 vol.
*Le Sourire de Joconde*, 1 vol.

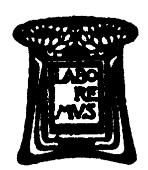
**POUR PARAITRE :**

*Le Foyer de l'Absent*, roman.

Jeanne PERDRIEL-VAISSIERE

# Celles qui attendent

> « Une existence pathétique, Nathanaël, plutôt que la tranquillité. Je ne souhaite pas d'autre repos que celui du sommeil de la mort. »
>
> A. Gide.






PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
*E. SANSOT & Cie*
7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMVII




*Il a été tiré de cet ouvrage six exemplaires sur papier de Hollande.*

## Celles qui attendent.

## CELLES QUI ATTENDENT

Au balcon de leur longue espérance, penchées,
Avec la main ouverte au-dessus de leurs yeux,
Ardentes ou spleenétiques, ou résignées,
Sur l'énigme de l'horizon, les bien-aimées
Inscrivent le relief de leurs corps précieux.

Deux fantômes, muets visages de leur crainte,
Rôdent obstinément sous le balustre d'or ;
Leurs pas jumeaux laissent au sol la même empreinte,
Leur silence est pareil : c'est l'oubli et la mort.

Là-bas, la glauque profondeur des Atlantiques
Tend un arc plus foncé sur le jour finissant,
Et le trouble de l'heure indécise descend
Avec la volupté pâle d'un narcotique.

C'est l'heure des parfums exaspérés, la mer
Souffle son âcre odeur aux glycines flottantes,
Et celles dont le cœur a consenti l'attente,
Sur les harpes du soir se soulèvent et sentent
S'exalter leur pensée au rythme de leurs nerfs.

Des visions, des visions... les bien-aimées
Savent les ports heureux, les lointains archipels,
Et les villes du Sud dont le geste d'appel,
Sur les golfes, pencha des jardins d'amour, tels
Une guirlande audacieuse et parfumée.

Des visions, de lourdes visions... Voici
La fièvre, le lit dur et trop étroit, la chair
Lasse, l'esprit en dérive... Voici,
Soulevés, retombants, battus et poursuivis,
Les flancs lourds du bateau qui craquent dans la nuit,
Et le rauque aboiement formidable des mers.

Quelquefois, délivrant de cette double angoisse
Ses yeux que l'ennui trouble et son cœur trop léger,
Une belle, au seul bruit du taffetas qu'on froisse,
S'éloigne d'un pas souple et sans se détourner.

Les autres connaîtront la ferveur glorieuse
Des destins qu'il fallut librement consentir,
Et la beauté d'avoir, sur des routes nombreuses,
Chaque jour plus puissant, élargi leur désir.

Elles se dresseront, symboliques images,
Et plus d'une entre vous reconnaîtra, mes sœurs,
Sa longue nostalgie aux plis des beaux visages
Et la soif qui l'altère aux affres de la leur.

Millénaire, hérité de la première femme,
Je ne sais quel étrange espoir vertigineux,
Irréductiblement, fascine encor vos âmes ;
Laquelle, ivre d'amour, pourra saisir ses dieux ?

Sur quels flots exaltés, le merveilleux navire
Paraîtra-t-il, traînant l'infini après soi ?
Ce soir, le ciel obscur ne veut rien vous prédire :
Vous pâlissez, vous défaillez... comme il fait froid !

Vous ne pouvez plus renoncer, ni plus attendre,
Votre cœur pathétique a bondi trop longtemps,
C'est l'heure : parez-vous, hâtez-vous à descendre,
Car on n'attend jamais Celle qui vous attend.

L'ineffable tissu d'amour, ô bien-aimées,
La robe de baisers dont votre chair eût faim,
La voici : c'est la mort qui vous l'a préparée,
Roulez autour de vous sa tunique de lin.

Ses mains vont l'ajuster à vos formes roidies,
Serrant vos pieds étroits, écrasant vos deux seins ;
Pourtant ce sera moins douloureux que la vie :
Dormez la grande nuit sur vos flambeaux éteints.

# Retours.

## RETOURS

Femmes ou sœurs de ceux qu'emportent les marées,
Là-bas, dans le couchant, vers ces villes dorées
Que le soir échafaude au bord de l'horizon,
Nous voyons revenir, bercée à fond de cale,
Toute la floraison des lointaines escales :
C'est la toison d'or de Jason.

Les laques, l'argent fin, la soie et les essences,
L'autruche à Djibouti, la perle à Singapoor,
Et ces hamacs brodés de plumes d'oiseaux, pour
Les soirs de l'Equateur, verts de phosphorescences;
Fourrure au Groënland, cigarette à Cuba,
Ceux que porte vers nous la houle du tropique
Ont entassé, jaloux, la cargaison féèrique ;

**Et demain, accourant avec le cœur qui bat,**
**Ils nous la jetteront, tout joyeux dans leurs âmes**
**D'avoir fait refleurir sur des lèvres de femmes**
**Le sourire oublié des reines de Saba !**

## MANTILLES

Voiles fragiles, voiles clairs, manteaux de fée
Dont la soie, en mes doigts, secoue une bouffée
D'exotiques parfums, comme les anciens schalls,
Fins réseaux qui courez de l'Espagne aux Antilles,
Vous qui tombez en plis harmonieux, mantilles
De la Havane et de Funchal !

Dans des coffres en bois de santal ou de rose,
Par d'inhabiles mains masculines encloses,
Tels de tièdes oiseaux, vous traversez l'hiver ;
Vous n'avez pas senti les brumes atlantiques
Et vous fleurez encor, comme aux soirs des tropiques,
La vanille et le vétiver.

Je veux mouler sur moi vos résilles mouvantes...
Là-bas, dans l'air trop chaud, par les nuits énervantes,
Quand des femmes passaient, une fleur au chignon,
A voir leurs yeux de bistre et leur hanche lascive,
Celui qui vous choisit, en sa chair instinctive,
Trouvant l'exil plus lourd, fut mordu d'un frisson.

Mais puisqu'il détourna ses regards et son âme,
Puisqu'il sut m'adorer entre toutes les femmes
Et se garder à moi entre tous les désirs,
Je veux vous respirer, vous palper, et saisir,
En l'odorant filet de vos dentelles molles,
La langueur onduleuse et souple des créoles,
Pour que, dans la première étreinte du retour,
Il retrouve, enrichi d'une saveur nouvelle,
Au gîte familier de son ancien amour,
Tout ce qu'il dédaigna pour lui rester fidèle.

## LES LAQUES

Les laques incrustés d'écaille,
Les laques tout oscellés d'or
Ont emprisonné le décor
D'un Japon réduit à leur taille.

Achetés à Yokohama,
Toute une anguleuse élégance
S'épanouit, fuse et s'élance
Dans leur minuscule format.

Sans hâte, pendant des années,
Les gommes avec les vernis
Cherchés pour eux se sont unis :
D'étonnantes fleurs en sont nées ;

Et ces laques, dont le poli
Ferait croire à des transparences,
Ont les discrètes fulgurances
Dont l'émailleur s'enorgueillit.

— A leurs parois fines et dures
J'ai lié, d'un ruban étroit,
Ces lointaines lettres de toi
Dont tremblait un peu l'écriture,

Afin que tout ce passé — cher
A la fois et mélancolique —
Soit gardé par des ibis clairs
Et des cigognes nostalgiques.

## LA ROBE

Très longue, molle et sinueuse,
S'enroulant en plis effacés
Avec la courbe harmonieuse
D'un volubilis renversé,

L'étoffe soyeuse et câline
Ondule à chacun de mes pas ;
Sa couleur d'orange-sanguine,
L'Europe ne la connaît pas.

Avant de livrer cette proie
Au tranchant des ciseaux surpris,
J'ai vu sortir la belle soie
De rouleaux en papier de riz,

Dans les flancs lourds des jonques plates
Qu'un petit souffle balançait,
Avec des bambous et des nattes,
Elle a descendu le Yang-Tsé.

Les deux mains des tisserands jaunes,
Le regard de tant d'yeux bridés,
L'Asie en sa flore et sa faune,
Elle a tout pris et tout gardé.

Aussi, malgré sa forme neuve
Qu'orne un bouquet d'œillets musqués,
Ma belle robe est toujours veuve
De la Chine aux sourcils laqués.

Loin de s'être, esclave docile,
Accommodée à mes parfums,
Elle est libre, sa trame hostile
Jamais ne s'imprégna d'aucun,

Et c'est moi désormais que hante,
Chassant l'arome habituel,
Son odeur trouble et pénétrante
De thé, d'opium et de bétel.

## L'ESSENCE

Une goutte d'essence au creux de mes deux mains...

C'est la ville d'Afrique, escarpée et voûtée,
Les soucks étroits, les laines rudes, les cuirs teints,
Les cuivres burinés, les brodeurs levantins,
La mosaïque, d'or et d'argent incrustée.

C'est la lumière crue et l'intense blancheur,
Où l'oblique rayon que le couchant projette
Découpe, sur les murs dont il but la fraîcheur,
Les biseaux réguliers d'une ombre violette.

Et, surgis du passé héroïque et sanglant,
Dans le soir qui s'accroche au bord des créneaux blancs,

Dans le nocturne ciel gemmé comme une tiare,
Ce sont les lourds cheveux mouillés d'essences rares,
Troublants comme l'été, longs comme une simarre,
Ouvrant leur voile noir sur la nuit sans flambeau,
Les cheveux dénoués par l'amour du barbare,
Les cheveux africains et bleus de Salammbô !

## SENTIMENT

### I

Si ma voix, la petite alouette légère
Dont tu suivais, joyeux, les trilles et le vol,
Si ma voix, ce printemps, a baissé d'un bémol
Et ne retrouve plus ses clartés de naguère,
Songe que l'argent vif ne résisterait pas
Sur l'enclume d'airain où notre douleur forge,
Que les sanglots noués s'arrêtent dans la gorge
Et que l'angoisse humaine a toujours parlé bas.

## II

Si, devant tes regards chercheurs de vérité,
Mon teint dont la fraîcheur se nacre à la lumière
Tremble d'être moins pur à l'angle des paupières,
Songe au geste furtif, tant de fois répété,
Qui, rapide à vouloir effacer ma faiblesse,
Essuya chaque larme avant qu'elle paraisse.

## III

Voici, je t'attendais depuis trop longtemps... tout
Ce que depuis des jours et des jours je veux dire,
Je sens que je l'oublie et la parole expire.
Nos lèvres, brusquement, ont ressaisi le goût
De ce baiser, gardé dans le temps et l'espace,
Mais nos âmes sont plus subtiles et fugaces,
Et les mots qui, jadis, joignaient nos deux esprits,
Dans le choc du retour nous semblent désappris.

## IV

Si souvent j'ai rêvé que tu montais la rue,
Ton navire ayant jeté l'ancre dans la nuit,
Que tu poussais la porte et, qu'éveillée au bruit,
J'accourais follement vers ta forme apparue.

Si souvent j'ai senti finir en cauchemar
L'illusoire et trop court roman de l'arrivée,
Que l'heure, ce matin, me semble encor rêvée :
Mais je ne serai pas leurrée à ses hasards.

Mon esprit flotte encor quoique l'ombre décline,
Pour éveiller ma joie il faut une douleur :
Serre-moi fort, étouffe-moi sur ta poitrine,
Et que je croie un peu mourir de mon bonheur.

## V

Le retour des saisons, sous un ciel pluvieux,
A, plusieurs fois, dressé le décor des adieux ;

La girouette, au vent de nombreux équinoxes,
Vira comme un esprit docile au paradoxe,
Tandis que j'attendais, dans le logis plus noir,
Le dernier mois, le dernier jour, le dernier soir.

C'est l'aube ! J'ai le cœur qui bat, les tempes moites,
A se hâter, mes mains deviennent maladroites
Et mon ruban n'est pas noué comme il faudrait ;
Mais c'est l'heure, tu peux venir : mon cœur est prêt.

Regarde-moi, reconnais-moi, que peux-tu craindre ?
Ce qu'ils m'auront pu dire, en t'évitant de feindre
N'a pu changer l'amour de celle qui t'attend :
Je suis forte et le seul caprice est inconstant.

Je suis ta sœur par la pensée et par la race,
J'ai vu, comme un rayon se mirant sur ta face,
Mes rêves les meilleurs luire sur ton esprit
Et c'est dans ton cerveau que je les ai pétris.

Donc, taillée en plein roc, angulaire et sacrée,
La pierre du foyer ne s'ébranlera pas
Parce qu'un soir, la chair troublée et le cœur las,
Tu connus, dans l'exil douloureux de là-bas,
L'auberge du hasard, en chemin rencontrée.

Vivre me délivra des formes puériles
Où l'amour, trop souvent, s'emprisonne et s'éteint ;
Solitaire, j'ai su recevoir le destin,
Mon âme est vigoureuse et ma pensée agile.

Je sens ta joie : il faut qu'elle éclate encore mieux.
Rien ne survit en toi de l'ivresse brutale...
D'ailleurs, sur ces fronts bruns tu cherchas mon teint pâle,
Et tu n'as jamais vu le ciel que dans mes yeux.

## HARMONIE

Creuse et verte, l'intime vallée
Boit tout entière au souple ruisseau.
L'eau roucoule entre les menthes, gonflée,
L'air sent le poivre et la fraîcheur.
L'eau parle, et ses lèvres fluides,
Dont s'exhale, flottante, une vapeur d'argent ,
Cherchent d'une haleine obstinée
Le baiser fuyant de la mer.
A travers les galets sonores,
Rapide et partagée, l'eau fuit ;
Un dernier peuplier qui la regarde, svelte,
Balance, musical, les caresses du large
Sur son mol éventail ouvert.

La maison de granit, par les lichens dorée,
S'éclaire aux deux miroirs de la mer et du ciel,
Et le soleil fait luire, au jusant des marées,
Sur le mur qui l'enclôt, les cristaux blancs du sel.

De lourds figuiers rampants retiennent les terrasses,
Le chèvrefeuille aux fleurs de sucre y roule, avec
Caprice, des cheveux emmêlés et tenaces,
Le foin coupé fleure l'amande et l'air qui passe
Mêle une odeur de rose à l'odeur du varech.

Charme ambigu, douceur qui confine à l'angoisse,
Souffle tout à la fois sensuel et divin,
Lèvre vierge qu'une autre ardente lèvre froisse,
Chasteté de la mer, volupté des jardins !

Fraîcheur vierge qui vient des horizons de jade,
Blanche de tout l'argent nocturne des brouillards,
Odeur trouble du corps amoureux des dryades,
Epousailles d'été dans les pollens épars,

Courant rejoint, créant la pensée et la vie,
Archet double, chantant sur l'âme et sur les nerfs,
J'exalte en toi la seule et parfaite harmonie,
Paysage complet, fait d'esprit et de chair !

Ouvre ton large vol, oiseau des Atlantiques,
Tu viens, couleur de perle, au bord du crépuscule,
Grande brise, tu cours sur les plages d'argent,
Tes ailes ont trempé aux neiges de l'écume
Car le flot qui t'épouse a mis des voiles blancs.

Et vous, parfums, baisers trop longs et pénétrants,
Fleurs que tout l'été souffle vers nos lèvres,
Emplissez nos mains de tous vos pétales
Pour en rafraîchir les doigts frémissants.

## ÉGOISME

Auprès de la jetée en pierre
Dont le reflet verdit dans l'eau,
Gris, presque blanc sous la lumière,
Semble assoupi le grand vaisseau.

Ses quatre lourdes cheminées,
Son mât de flèche, son grand mât
Regardent leurs ombres mirées
Qu'un léger courant déforma.

Sur les étroites baleinières,
Un peu plus haut que le spardeck,
Le soleil fait luire, à l'arrière,
Des listons de cuivre et de teck.

Un bateau de pêche, qui drague
Sur le calme du flot brillant,
Entr'ouvre un éventail de vagues,
Qui miroite en se déployant ;

Et la cuirasse somnolente,
En son formidable repos,
Sent monter, caresse tremblante,
Les petites langues de l'eau.

La puissante escadre mouillée
Sur ses coffres, tout cet hiver,
Hier au matin appareillée
A pris les chemins de la mer.

Grands croiseurs, cuirassés énormes
Ont attiré, vers leur départ,
La ville que berce des ormes
Sur le granit de ses remparts.

Ils sont partis vers les escales,
Leurs aciers vibrent de frissons...
C'est pourquoi les femmes, plus pâles,
Ferment la porte des maisons.

— Mais que m'importent la croisière,
Le sillage effacé sur l'eau ?
Auprès de la jetée en pierre
Demeure un unique bateau ;

C'est là que, dans la nuit muette,
Sur la plage-arrière, roulant
D'interminables cigarettes,
Quelqu'un rêve indéfiniment...

Comme un enfant la belle histoire
Qu'il n'entendit jamais assez,
Il interroge sa mémoire,
Evoque une image, et je sais

Que le sourire qui l'enfièvre
En frôlant son désir, ce soir,
Retroussa le coin de ma lèvre
Et fut filtré par mes cils noirs.

## MAGIE

Dégageant des analogies
L'image qui t'ensorcela,
Mon désir créera la magie :
Je t'aime assez fort pour cela.

La mousseline des buées
S'écarte en rideaux transparents,
La mer est tout d'azur veinée,
La fluidité des courants,

Comme une chair souple, s'étire,
Sa fraîcheur monte et, tout à coup,
Enlace, caresse ou délire,
Deux bras nus autour de ton cou.

Les nuages qui se déchirent,
Au bord du ciel s'effilochant,
Allongent, jusqu'à ton navire,
Leur reflet fantasque et méchant ;

Leur ombre est froide, elle persiste
En couleur d'ardoise et d'étain :
Douloureux, orgueilleux et triste,
C'est un visage qui s'éteint.

Mais vois ! perçant le crépuscule
D'un dernier flot d'or et de sang,
Le soleil, sur la mer qui brûle,
Mêla des arcs incandescents,

Et, brusquement voluptueuses,
Vivantes, rouges de frissons,
Ce sont deux lèvres d'amoureuse
Te souriant sur l'horizon !

## LE BANDEAU

Amour, le magique bandeau que tes doigts nouent
Laisse un mince rayon filtrer sur notre joue,
Et, rayant la beauté du songe intérieur,
Vers nos cils monte encore une importune image :
Reprends le nœud qui cède et serre un peu plus fort.
D'intruses visions exilent ta splendeur,
Tout ce qui nous distrait de toi-même l'outrage :
Clos hermétiquement nos yeux, comme la mort.
Car les aveugles, sous la nuit de leurs paupières,
Du mensonge des apparences affranchis,
Poètes fabuleux, conçurent pour la terre
Le paysage éblouissant du paradis.

## LE BAISER

Le vent qui court, lissant les lames déferlées,
Sur tes lèvres sécha leur haleine salée,
Et ton baiser, ce soir, a le goût de la mer ;
Il me plaît d'en garder l'âpre saveur intacte,
Car l'amour, dont il inscrivit l'image exacte,
Serait moins pénétrant s'il n'était point amer.

Ta bouche, en le scellant d'une empreinte brûlante,
Semble asservir plus fort celle qui le reçut,
Celle-là dont le cœur ne t'aura point déçu,
Qui garde, obstinément tenace et patiente,
L'ardent et douloureux bonheur qu'elle a choisi
Et librement t'a dit : « Je t'aime et me voici. »

## CLARTÉ

Le matin a tissé d'argent
L'écheveau soyeux de la mer ;
Les blancs nuages voyageant
Découpent des golfes dans l'air
Et tout est clair.

Le matin tend sur les ruisseaux
Sa blanche écharpe de fraîcheur ;
Il baise le frisson des eaux,
Caresse le réveil des fleurs
Et des couleurs.

La clarté, dans son lacis d'or,
Saisit les forêts et la mer...
Cœur plus vaillant, soleil plus fort,
Demain sera meilleur qu'hier :
Montez au large du ciel clair !

## L'ÉTÉ

Ecoute, c'est demain l'été ; sens avec moi
Le goût de ce seul mot « l'Eté »... les roses pourpres,
La résine âpre et balsamique sur nos doigts,
L'héliotrope — odeur de vanille et de musc, —
Et, tissant avec le velours de son feuillage
La basse des parfums dont l'intensité croît,
L'âcre géranium dont la tiédeur propage
Une odeur de chair blonde et de miel à la fois.

Ce soir, dans la vallée ouverte sur la mer,
Près des sources dont se gorgèrent les ciguës,
La violente odeur des foins imprègne l'air
Et l'aspérule y joint des senteurs ambiguës.
Pénétrante, portée au large par le vent,
Chaude encor du désir accompli de la terre,
L'essence de l'été, sur ton front solitaire,

Peut-être, coulera son trouble enivrement :
Vague imprévue au flanc du bateau déferlée,
Saveur de volupté par ta lèvre goûtée,
Ressouvenir aigu des caresses passées
Et d'un visage ardent que pâlissait l'amour.

L'été ! deux mains vers toi, appelant ton retour,
Deux mains dont la chaleur bleuit encor les veines,
Deux mains dont tu comptais les bagues, confondant
Les gemmes qui dormaient et les ongles vivants.

L'été ! ta vision de la nature est vaine
Et j'ai gardé la clef du jardin qui t'attend :
C'est le jardin des lys, c'est le thème éclatant,
J'ai répandu sur moi sa musique amoureuse,
J'ai pressé sa douceur ardente sur mon cœur,
Je t'offre les frissons de la saison heureuse,
Cueille-la tout entière en une seule fleur !

L'été ! combien d'étés sentirons-nous encor ?
Il y a la douleur, la vieillesse, la mort...
La première est déjà l'hôtesse familière,
Les autres pousseront la porte quelque soir ;
Goûtons-nous assez fort la vivante lumière
Que nos yeux sont si près — qui sait ? — de ne plus voir ?

Tous les divins instants que nous n'avons su vivre,
Les mots extasiés que tu n'entendis pas,
Ces mots, trop rayonnants pour condescendre au livre,
Et que pourtant je sais, et que nul ne dira,
Hallucinant fardeau, frissonnantes argiles,
Ce soir, se font si lourds que mon âme vascille...
— Nocturne été ! mortels parfums vertigineux !
Ivresse des foins mûrs et souplesse des arbres ! —

Je me sens le sculpteur écrasé sous le marbre
Par la gestation impossible des dieux !

## LES ASTRES

C'est le premier soir de l'automne ; la lumière,
Sur l'extrême occident du monde, a reflété
Un cristal plus subtil que celui de l'été,
Et l'orient du ciel, du côté de la terre,
A le vert pur des lacs par la neige enchâssés.
Une intense fraîcheur coule sur mes paupières,
Des robes de vapeur sur la mer ont glissé.

Ta haute silhouette mince se découpe
En ombre sur l'écran des nocturnes pâleurs ;
Dans le ciel renversé comme une énorme coupe,
Des gouttes de clarté jaillissent, et leurs groupes
Vont dessiner des chars, des baudriers, des fleurs.
Par le jeu compliqué des compas et des sphères,
Tu sauras mesurer le temps et le chemin,

Tu comptes les soleils et me les énumère :
Je regarde tes yeux, tes lèvres et tes mains.
Assise, enveloppée en ma cape laineuse,
Petite ombre dans l'ombre où nul ne m'aperçoit,
Je goûte une douceur muette et bienheureuse
A me sentir toute petite auprès de toi.
Pour son humilité j'aime mon ignorance,
J'apprendrai seulement ce que tu me diras,
J'attends... et tant d'amour monte de mon silence
Que, sans savoir pourquoi, tu me parles plus bas.

O les noms merveilleux des astres qui surgissent !
Et les courants du ciel poudroyant de clartés !
Sur la mer, le remous tournoyant des hélices
Dévide aussi les fils d'un sillage lacté.
— « Bételgeuse, Rigel, Aldébaran... » ta route
Cherche sur l'infini des jalons enflammés,
Mais c'est ta chère voix seulement que j'écoute :
J'ai trouvé l'absolu dans l'infini d'aimer.
Seule fixe, parmi les astres accrochée,
La lampe de mon cœur, adorante et cachée,
Ne désertera point ton ciel avec le jour...
Redis-moi de beaux noms d'étoiles, mon amour.

## LE CILICE

Celui qui mit l'amour dans mon cœur est revenu.
Sa voix, son regard, ses gestes, sa présence
Sont de petites pointes vives sur mon cœur nu.
Une à une, et toutes, avec persistance,
Enfoncent leur fine blessure dans ma chair,
Et maintenant c'est une plaie, et la souffrance
S'étend sur toutes les cordes de mes nerfs.
Je ne sais quoi d'exaspérant et qui dévore,
Et qu'on croit ne pas pouvoir arracher sans mourir,
Tunique où le sang hérité du centaure
S'avive du brûlant poison des souvenirs,
Incurable torture de trop sentir...

Mal sans recours, cilice invisible, voici l'heure
Où mon cœur va confondre, impuissant à l'effort,
Le désir du repos et celui de la mort :
Il faut fuir...

La chanson des voix extérieures,
Sur les ondes de l'air, bleuit les longs chemins,
Il faut prendre des pieds d'enfant, des yeux, des mains
Dont l'ignorance, à toute chose, s'éblouisse ;
L'air libre, après la gangue affreuse du cilice,
Est le vierge manteau qui me revêtira,
Le jour se lève, il faut partir...
Je ne veux pas.

# Départs.

# DEPARTS

## I

J'ai pleuré cette nuit pendant que tu dormais.
L'heure, trop ponctuelle, hélas ! à reparaître,
A poudré de gris clair les rideaux des fenêtres,
Et, les mains sur mes yeux, j'ai crié de voir naître
Ce jour que j'avais cru ne regarder jamais.
J'ai pleuré cette nuit pendant que tu dormais...

Mais à présent me voici brave et consolante ;
Sur ton front, doucement, par des caresses lentes,
Du bout des doigts croisés dans un geste lustral,
Un peu sorcière encor, je « charmerai » ton mal ;
Et quand, assis déjà dans le canot qui pousse,
Tu fixeras sur moi ton regard douloureux,
Je prendrai mon visage uni des jours heureux

Pour que la vision t'en demeure plus douce.
Car la vie est fragile et le sort incertain...
Qui sait si ton retour, trop lent pour mon destin,
Mirera dans mes yeux ouverts son beau navire ?
C'est pourquoi, courageuse à force de ferveur,
Je veux t'avoir jeté comme suprême fleur
La rose lumineuse et rouge d'un sourire.

## SOUPIRS

Ma poitrine, quand je respire,
Se contracte encore, et malgré
Que mes lèvres veuillent sourire,
Elles s'ouvrent pour soupirer.

L'aube aux écharpes de nuées,
Chaque jour, d'un geste pieux,
Sèche le voile de buée
Que les pleurs tendent sur mes yeux.

Excuse aujourd'hui ma faiblesse,
La contrainte a tordu mes nerfs,
L'angoisse est lourde qui m'oppresse,
J'avais pleuré plus fort qu'hier ;

**Et ce profond soupir t'arrive,**
**Au secret du cœur arraché,**
**Dernière vague convulsive**
**Des sanglots que je t'ai cachés.**

Emmène-moi, mon seul ami, emporte-moi !
Tes bras forts, une fois déjà, m'ont soulevée,
Ils me tinrent pressée en leur berceau étroit ;
Le tiède après-midi d'été, rappelle-toi :
Une abeille rôdait dans la chambre, obstinée,
La joie et l'abandon m'avaient fermé les yeux,
Le soleil à mon front tissait des fils de cuivre,
Mes lèvres attendaient ton souffle pour en vivre,
Tu me soulevas vers ta bouche, encore un peu,
Et, prenant notre amour pour une fleur vivante,
L'abeille, interrompant sa course bourdonnante,
Lourde du miel des fleurs tomba sur mes cheveux.

Un autre été revient dont les heures sont lentes,
Mon sourire n'est plus qu'une robe d'emprunt,
Et, seule revenue, une abeille ignorante
S'obstine à butiner l'amour sur mon parfum.

Mais j'ai trop espéré, je défaille d'attendre,
Mon front brûle, mes mains sont froides, et je sens
Une angoisse imprévue éclore dans mon sang.
Vois le rouge soleil sur l'océan descendre :
L'horizon s'agrandit qui paraît nous attendre,
Là-bas, c'est l'absolu que mon désir pressent...
Le pays ? n'importe où ! mais l'heure ? maintenant.

Et quand, lassé des paradis et des espaces,
Tu voudras rattacher des yeux qui me fuiront
Sur l'étroite maison dont la porte trop basse,
Désormais, malgré toi, te meurtrira le front,
Vers le destin plus sûr d'un plus lointain voyage,
J'irai.
L'hélice entr'ouvre, au remous du sillage,
L'hallucination de paysages verts,
Des forêts de silence y peignent leurs feuillages...
— Il y a des poissons voraces dans la mer.

N'ai-je pas été, sur ta bouche,
Délicieuse ainsi qu'un fruit ?

N'ai-je pas été, sur ton cœur,
Le sarment tordu par la flamme ?

N'ai-je pas eu, pour tes peines,
Le tendre regard inquiet du bon chien ?

N'ai-je pas souffert jusqu'à l'angoisse
Parce que tu le voulais ainsi ?

Pour tant de douleurs acceptées,
Je suis tienne plus sûrement

Que si tu m'avais attachée
Par la reconnaissante joie et le bonheur.

Et quand tu m'auras oubliée,
Je ne saurai si ton amour est mort

Parce que je fus encore trop avare
Ou parce que j'ai trop donné.

# SOLITUDES

## LE CHEVALIER AU CYGNE

Vous l'attendrez, vous l'attendrez, le Chevalier au cygne,
Celui que rêva votre adolescence en cheveux blonds,
Patientes ou tourmentées, vous l'attendrez,
Et sans l'avoir trouvé jamais, vous vieillirez !

Maintes fois vous aurez cru voir apparaître
Son front clair à quelque détour de vos années,
Et vous aurez couru, les mains ouvertes,
Et soulevées,
Car votre rêve opiniâtre est tout puissant.
Sur vos lèvres haletantes,
Dans sa soif éternelle, l'âme tremble en suspens...

Vous l'attendez, vous l'attendez, le Chevalier au cygne,
Par le soleil et la joie vive des printemps,
Par les étés qui font vos désirs plus ardents,
Par la neige advenue un soir à vos fronts blancs,
Toujours, toujours...
Mais il n'est point.

— Si pourtant quelque jour, mes sœurs, si quelque jour,
Beau comme le matin, divin comme l'amour,
Vêtu de tout ce qu'en nous-mêmes
Les hommes n'ont jamais connu,
Rapide, invraisemblable, irradiant,
Il se dressait comme un miraculeux soleil,
Pleurez, mes sœurs, pleurez ! nouez en hâte
Le crêpe de la nuit sur votre cœur percé...

L'insaisissable, le Chevalier au cygne,
Celui que toutes les femmes de la terre,
En silence et nostalgiquement, ont adoré,
Ne s'est jamais incarné pour une heure
Que dans les yeux de Ceux qui vont mourir.

## AU SILENCE

Horus mystérieux, gardien du silence,
Sois mon seul compagnon sur la route où je vais,
Coudoyant, au hasard de l'âpre expérience,
Tant d'âmes sans lumière et tant de cœurs mauvais.

Candide effrontément, le mensonge des femmes,
Et leur ruse bavarde, et leur duplicité,
Ne m'arracheront plus ni sourire, ni blâme ;
Mais, tout au fond de moi, le dégoût est resté.

Il isole, hautain, ma vie intérieure,
Trace un cercle d'orgueil tout autour de mes pieds,
Et, seule, survivant aux croyances qui meurent,
Pour ces cœurs décevants, subsiste ma pitié.

Aussi, quand je pourrais les confondre, en moi-même
Une intime fierté se dresse... je me tais.
Silence, les chemins sont tout blancs où tu sèmes,
Dans le recueillement, la sagesse et la paix.

Les secrets sont venus à moi, pleins de tumulte :
Eperviers dangereux, mes mains les ont liés ;
Ma force se grandit de leur puissance occulte :
Comme les dieux, je tiens les destins prisonniers.

Pur compagnon dont j'ai senti, selon les heures,
L'héroïsme parfois, la noblesse toujours,
Invisible maçon qui construit ma demeure,
Et clos, sur ma fierté, l'impénétrable tour,

O silence ! que nul ne m'approche et me touche.
Le vulgaire nous hait pour l'avoir méprisé :
C'est bien, demeurons seuls, et laisse sur ma bouche
Ton doigt mystérieux obstinément posé.

# ÉLÉGIE

Je suis allée à vous par un soir symbolique :
Un crépuscule triste effaçait l'horizon,
Le vent chargé de sel cinglait la rue oblique,
J'ai porté mon fardeau jusqu'à votre maison.

Pas de lueur encor s'avivant dans les lampes,
L'heure s'assoupissait de moment en moment,
Et votre beau profil s'ombrait confusément
Comme un dessin trop pur dans une ancienne estampe.

Je me sentais le cœur si lâche et si meurtri,
J'avais si peur qu'un mot l'affaiblit davantage,
Que je voulus, pour vous, composer mon visage :
Vous avez fait de même et vous m'avez souri.

Nous parlions, nos propos étaient loin de nos âmes:
Nous voulions ressembler, je crois, aux autres femmes.

Brusquement, oubliant les masques et le rôle
Pour avoir échangé, sans doute, un regard vrai,
Je sentis que l'angoisse envahissait mes traits
Et que vous sanglotiez, le front sur mon épaule...

Tu souffres donc aussi, ma sœur, ma pauvre sœur,
Belle fleur d'amitié, âme douce à la mienne !
Ton front s'est donc penché pour que je le soutienne
Et ta douleur errante a donc cherché mon cœur ?

Merci ! ressaisissant l'heure déjà vécue
Ce cœur méditera la leçon qu'il te doit :
J'avais franchi ton seuil chancelante et vaincue,
Tu m'as rendu la force en t'appuyant sur moi.

Dans le rude labeur de la souffrance humaine,
L'amour et la pitié, seuls, nous pourront compter ;
Je sais souffrir encore et c'est Dieu qui t'amène :
Donne-moi la moitié de ton âme à porter.

## L'INCONNU

O petite âme obscure,
Je te parle les yeux fermés pour mieux te voir...
Dans l'ombre du silence et dans l'ombre du soir,
Nous dirons d'ineffables choses, j'en suis sûre,
Et ce ne sera pas de la littérature.

Le soir prend, pour chanter, sa flûte de roseau,
Vers le ciel recueilli j'ai la face tournée,
Et mes doigts engourdis ont fait, dans la journée,
Beaucoup de petits points pour ton petit trousseau.
Le soir prend, pour chanter, sa flûte de roseau...

Alors que pour tout autre encore
Tu n'es qu'un futur incertain,

Tu vis pour moi, tu vis en moi, tu veux éclore,
Mystérieuse fleur de ma chair, dont j'ignore
Le sexe, l'âme et le destin.

Ta vie aveuglément respire avec la mienne :
C'est le seul moment où tu m'appartiennes.
Tu me dis des mots que nul ne perçoit :
C'est le seul moment où tu sois à moi.

Tu dis :
— « Embués encor de lumière,
Mes yeux, pour se clore, ont pris leurs paupières
En l'obscurité de ton corps ;
Ne s'étant point troublés aux clartés de la terre,
Ils conservent en eux les lueurs du mystère :
C'est l'astre antérieur qui les étoile encor !

« Je ne me souviens plus assez pour te le dire,
Mais je viens de si loin et j'ai vu tant de cieux,
Que tu te pencheras, d'un geste soucieux,
Et tu me saisiras pour m'interroger mieux
Lorsque, sollicité par ta lèvre et tes yeux,
Mon visage innocent s'essaiera au sourire.
Je ne me souviens plus assez pour te le dire... »

Et je te répondrai :

— « Tais-toi, ne me dis rien !
L'amour se magnifie à frôler le mystère :
Ame inconnue, ô sœur dont je serai la mère,
Viens ! mon cœur veut porter tout le fardeau du tien.
Rayon nouveau ou fleur meurtrie à d'autres vies,
Qu'importe le chemin où t'aura poursuivie
L'inexorable loi de naître pour mourir ?

Tu vas vivre, tu vas aimer, tu vas souffrir,
Et mon cœur prévoyant, d'une angoisse infinie
Se trouble... — mon amour, auras-tu le génie
De savoir comment l'on guérit et l'on défend
Ce morceau de ma chair qui souffre en mon enfant ?

## LA HALTE

Sur ma tête, les pins, à mes pieds, les ruisseaux
Se chantent des répons où les airs et les eaux
Alternent la berceuse avec la cantilène ;
Faisons halte, mon cœur, un moment de repos :
La route sera longue encor, prenons haleine.

Pour délasser mon corps d'un labeur trop hâté,
Pour ôter à mon cœur son faix d'inquiétude,
Donne-moi ta fruste énergie, ô liberté !
Prête-moi ton épaule chaste, ô solitude !

Libre, seule. — Cerveau hardi et cœur vaillant,
A peine las d'avoir tant étayé les autres,
Vous sortirez plus forts de ce repos, ayant
Mêlé la vie universelle avec la vôtre.

Les sèves que l'été chauffe au cœur des buissons
S'imprégnant de l'odeur âcre des fourmilières,
Coulent comme une essence, en gouttes de lumière,
Des doigts ruisselants et clairs de la saison.

O terre ! pour sentir en sa forme meilleure
Leur rêve conscient se fondre dans le tien,
Et pour souffrir plus fort leur vie intérieure,
Mon âme est panthéiste et mon cœur est chrétien.

Ma jeunesse, crédule aux mythes qui lui plaisent,
Peuple de dieux païens les eaux et les forêts,
Suspend des dons votifs aux branches du mélèze
Et, les symboles étant beaux, les tient pour vrais.

Je baigne mes pieds nus aux fontaines sacrées,
L'eau froide les rosit du talon à l'orteil,
Et j'étends, pour coucher sa lumière dorée,
Mes longs cheveux de bronze en offrande au soleil.

Pan sylvestre et riant qui chantez sur les flûtes,
Face multiple offerte aux rires de l'été
Arrachez un instant de mon cœur agité

Vingt siècles de douleur, de scrupule, de luttes,
Et que je ne sois plus, pendant quelques minutes,
Qu'un petit moucheron dansant dans la clarté !

Dès demain, m'étreignant le poignet en silence,
Mon souci reprendra sa route à mon côté.
Et quand, lasse d'avoir souri par complaisance,
J'aurai trop de sanglots dans ma gorge étranglés,
Pour sentir la pitié m'ouvrir ses bras immenses,
J'irai chercher mon Dieu sanglant et mutilé.

Mais aujourd'hui, c'est l'oasis, et tout mon être
Aspire vers l'oubli, si court soit-il. Je veux,
Pareille aux mousserons poussés au pied des hêtres,
N'avoir plus de regrets, de désirs, ni de vœux.

L'orage qui posait ses deux doigts sur mes tempes
A gonflé les ruisseaux presque taris hier,
La vasque de fraîcheur où la forêt se trempe
Rend mon cerveau plus souple et le sentier plus clair.

Le taillis se remplit de sylvains en maraude,
Leurs yeux ont brillé, vifs, entre les houx luisants,
Et, pour le chœur léger des dryades dansant,
Le soleil tamisé fait un jour d'émeraude.

Ses doigts frêles froissant les fragiles roseaux,
L'ondine au regard clair courbe l'arceau des ronces,
Tandis qu'un vent frôleur boit à sa lèvre, et fronce
Son écharpe d'argent au fil bleu des ruisseaux.

O Pan ! dont je ne sais que la robuste joie,
Berceau païen où j'ai couché mon cœur souffrant
Pour qu'il dorme, aux chansons des branchages qui ploient,
Le bon sommeil sans vision des ignorants,

Conduis-moi vers la source où tremble dans la moire
L'insoucieux oubli, l'oubli qui rend plus fort,
Et rejoins tes deux mains, pour que j'y puisse boire
La puissance de vivre et de souffrir encor !

# ÉPITAPHE

Celle qui dort ici pratiqua le silence.
L'écheveau du destin emmêla sur ses doigts
Le fil traître et cassant de plusieurs existences :
Son geste suspendu hésita quelquefois.
Mais, lucidement sage, active et patiente,
Pour un secret honneur, car son cœur fut tenté,
Elle sut, d'une main charitable et prudente,
Œuvrer son dévouement avec simplicité.
Elle accueillit le sort injuste avec clémence,
Tortura, dans son cœur obscurément broyé,

Un bel amour pour une inconstante amitié,
Sacrifia toute sa joie à sa pitié :
Celle qui dort ici mourut de son silence...

## TORPEUR

Comme s'il n'était plus possible de sentir,
Ayant tout épuisé : puissance de souffrir,
Efforts pour conserver une face impassible,
Ayant tendu mes nerfs sur un arc invisible,
Passé de l'hébétude aux sanglots, traversé
Pour remeurtrir mon cœur les chemins du passé,
Il se fait en moi-même une étrange détente
Et je crois, aujourd'hui, que je ne souffre plus.

Mais, loin de m'être doux, ce repos m'épouvante.
Que ne puis-je, tournant l'épaule aux jours vécus,
Assise dans la plaine où rosira l'aurore,

Voyageur confiant, pour repartir encore,
Manger paisiblement mon pain, au jour le jour !

Non. — J'ai mal de ne plus souffrir ; par un retour
Sur soi, injuriant les poisons qui l'endorment,
Mon cœur a le malaise aigu du chloroforme.
Si passager soit le sommeil, il me torture,
Tout vaudra mieux : laissez le fer sur la brûlure,
Réveillez-moi, je veux sentir, je veux souffrir,
Car ma douleur étreint plus fort mon souvenir.

Et s'il est vrai qu'avec sa prévoyance obscure,
Servant la vie impérieuse, la nature
Tendait sa toile d'araignée, et te guettait :
Rien que pour avoir pu, même pendant une heure,
Déposer le fardeau dont il faut que tu meures,
O mon cœur lâche, je te hais !

## LES ROUTES

**Quelquefois, au creux des vallées,**
**Septembre épanchant des rousseurs,**
**Quelque maison ensoleillée**
**Crut m'attirer vers sa douceur.**

**Mais, lorsque la joie est passée,**
**Nids ou maisons sont trop petits ;**
**Fuis leurs appels, ô ma pensée :**
**C'est le bonheur qui se blottit.**

**Il me faut les routes, les routes...**
**L'horizon toujours reculé,**
**Je voudrais les connaître toutes,**
**Ma tristesse a besoin d'errer.**

Je veux voir, d'un train de vertige,
Défiler les clochers des bourgs,
Les pampres courir sur leurs tiges,
Le chemin s'allonger toujours.

Je veux partir avant l'aurore
Et, dans la poussière du soir,
Je veux fuir, m'en aller encore,
Sans parler, sans penser, sans voir...

Peut-être, mon inquiétude
S'usant aux chemins du hasard,
Trouverai-je la lassitude
Qui fait dormir sans cauchemar ?...

## LA LAMPE

J'ai pris la lampe en ma main droite. Pour mieux voir
Je la soulève et je me penche, et sa lumière
Tourne autour de mon front comme, sur les verrières,
Pour la gloire des saints, le dernier rais du soir.

J'ai pris la lampe ; elle est, en mes doigts qui l'étreignent,
La colonne de feu que nul vent n'atteindra ;
La grimaçante envie et la laideur la craignent,
Vers l'ultime sagesse, elle me conduira.

Car je ne l'aurai pas au hasard allumée :
Sa lueur ne vient point du beau foyer joyeux
Où vont danser les salamandres et les fées,
Ni de l'église où veille, éternel et pieux,
Le regard adorant d'une étoile cachée,
Ni du phare vertigineux, ni du soleil !

Je l'ai allumée en silence, et ma main tremblait,
Et j'étais seule à respirer dans la chambre,
Je l'ai allumée à un petit cierge,
A un tout petit cierge unique
Qui brûlait au chevet d'un mort.

## LE FARDEAU

La beauté, Fabia, te devient un fardeau ;
Tu ne t'es point complu en toi-même, jamais,
Et, quand tu te penchas aux mirages de l'eau,
Ce fut pour voir sourire auprès de ton image
Le profil attentif de celui qui t'aimait :
Tu ne t'es point complu en toi-même, jamais.
Ton esprit, savamment subtil, mais féminin,
N'a pu s'assimiler la doctrine du sage
Que fit de la beauté le but, non le moyen ;
Et ton cœur n'a connu son trésor avec joie
Que pour ouvrir plus tard royalement tes mains.
L'invisible réseau des longs méridiens,

Tisserand de l'espace et de l'heure, déploie
La distance et le temps entre l'amour et toi.
Tu regardes le soir, accoudée et pensive :
La glycine bleuit aux voussures du toit,
Les feux tournants du port s'allument et s'inscrivent,
Lointains, entre les bras fourchus des pins obscurs,
Et là-haut, infléchis par les brises marines,
Drus et dorés, dressant des quenouilles d'épines,
Les ajoncs tout en fleurs sentent l'abricot mûr.
Mais la douceur du monde en vain te sollicite,
Sur ce printemps heureux pèse ton cœur trop lourd,
Et ton âme, pareille au lierre parasite,
S'enroule pour en vivre autour du seul amour.
Hélas ! ce dont une autre, orgueilleuse et moins tendre,
Eut enchanté tout haut sa jeune vanité,
La gloire de l'argile où l'on croirait surprendre
Le pouce créateur au flanc qu'il a sculpté,
Irritante et creusant ta lèvre d'ironie,
Pour ta tristesse, hélas ! est un hochet cruel.
Et tout à l'heure, avec le geste habituel,
Lorsque, seule au milieu des choses endormies,
Pour le repos du soir, autour de tes pieds blancs,
Tu laisseras tomber tes souples vêtements,
Si le premier rayon de la lune amincie

Accroche de la nacre à ton corps somptueux,
Tu pleureras sur cette chair épanouie,
Infiniment... avec de longs sanglots silencieux.

## LES RIDES

Je me suis regardée au miroir et j'ai vu,
A l'angle de ces yeux dont le dessin te plut,
Quelques frêles sillons rayant mon teint uni :
Est-ce, mon bien-aimé, pour t'avoir trop souri ?

Cependant, depuis la saison où tu partis,
Quel sourire aurait pu, sur mon visage aride,
Creuser sournoisement l'outrage de ces rides ?
Hélas ! mon bien-aimé, ai-je déjà vieilli ?

Est-ce donc toi qui va sonner, heure implacable,
Qui, prenant l'incisif burin de nos soucis,
Ayant criblé le cœur de traits impitoyables,
Monte jusqu'au visage et le dévaste aussi ?

Heure aveugle ! un regard sur le front que tu blesses
Eut arrêté ton geste avant qu'il me trahit !
Mon cœur avait caché sa haire de détresse,
Pourquoi, brutalement, en accuser les plis ?

Hélas ! mon bien-aimé, une angoisse m'oppresse :
Pour ce premier sillon que ma douleur creusa,
Auras-tu le baiser pieux de la tendresse
Ou le regard déçu qui me transpercera ?

Sur mon cœur, ainsi que les saintes et les mortes,
J'ai croisé mes deux mains, j'ai voulu t'enfermer,
Mais l'arche se consume aux flammes qu'elle porte
Et vivre ne m'apprend que la ferveur d'aimer.

Je suis le tournesol inquiet qui se dresse,
Sa vie est suspendue aux feux divins du jour...,
Doucement, gravement, attendris ta caresse :
J'attends le baume de tes lèvres, mon amour.

## LE CADRE

Couleur d'ardoise, fine et dense,
Pour un crépuscule d'hiver,
La brume, sous des bleus intenses,
Confond la ville avec la mer.

Le soleil énorme, tout rouge,
Et par le mirage aplati,
Semble un gros ballon qui ne bouge
Qu'en glissant au fil de la nuit.

Sa pourpre incandescence éclate :
Obliquement, sur les maisons,
Coulent des rideaux d'écarlate
Et les vitres sont des tisons ;

**Tandis qu'à la pente des rues,**
**Veloutant les profonds remparts,**
**Dans les creux d'ombre, s'est accrue**
**La ouate souple des brouillards.**

**Autrefois, les hautes allées**
**Où persistent les derniers ors,**
**Les tours, les rampes crénelées**
**D'où surgit l'escalier du port,**

**Le fourmillement des mâtures,**
**Les flancs lourds des bateaux en fer,**
**La côte aux rousses découpures,**
**Les feux au lointain de la mer,**

**Contours, couleurs, bruits et lumières,**
**Chantant pour l'oreille ou les yeux,**
**Vives images familières,**
**Attachaient mon esprit sur eux ;**

**Pourquoi, soudainement arides,**
**Les sons et les lignes, ce soir,**
**Ne sont-ils plus qu'un cadre vide,**
**Irritant et cruel à voir ?**

Te suis-je si bien asservie,
Mon ami lointain, que, pour moi,
Toutes les formes de la vie
N'ont plus de sens qu'autour de toi ?

## LA RONCE

Pour te dire quel est mon amour, j'ai cherché :
Ce n'est point la pourpre tiédeur des fleurs ardentes,
Ni le calme berceau des tilleuls rapprochés,
Ni l'enlacement vert de la vigne flottante,
Ni la fraîcheur mâchée au feuillage des menthes,
Ni l'ivresse des foins par la Saint-Jean fauchés.

Mon amour est sur moi comme une ronce vive :
Longue comme une serre et dure comme un croc,
Chaque épine a planté sa morsure incisive
Et, de ces dards nombreux, mon cœur est le fourreau.
Il bat... l'afflux du sang martèle sa torture,
L'angoisse rend plus lourds ses sursauts répétés,

Mais la ronce est si forte et l'emprise si sûre,
Que, malgré mon tourment, je ne puis l'arracher.

Autour des durs rejets ma chair a pris racine,
Leurs sèves ont brûlé mon sang de leur ardeur,
Et mon cœur foudroyé briserait ma poitrine
Si, voulant l'arracher aux griffes des épines,
Tu retirais de lui les clous de sa douleur.

## VENT D'OUEST

J'entends le vent dans les arbres,
Dans les hauts arbres qui bordent la mer,
J'entends le large vent dans les arbres,
Il étire et peigne à leurs cimes ployantes,
Les longues et fluides chevelures de l'air.

Les petits arbrisseaux, en bas, pressant leurs branches,
L'un sur l'autre, peureux et caressants, se penchent
Avec un bruit soyeux de bambous froissés ;
Mais pour le tout-puissant appel vers le vertige,
Le large vent s'enlève, monte, et ses prestiges
Dédaignent les menus feuillages terrassés.

Tel un berger rapide avec ses chiens hurlants,
Il vient de l'ouest immense au flanc des grandes houles,
Ses fouets stridents vibrent et se déroulent
Tandis que fuit éperdûment le troupeau blanc.
Les brebis de la mer se pressent, effarées,
Vers l'orient, bercail espéré du repos,
Où, baignant le velours des collines d'Arrhée,
De grands prés sont tendus, impalpables et beaux,
Tout en brumes d'argent, au fond de l'estuaire.

J'entends le vent magique dans les arbres,
Il les a choisis hauts et forts,
Harmonieux comme des dieux en marbre,
Nobles comme de beaux accords ;
Les robustes poumons de leurs ramures
Souffleront l'inlassable désir,
Et la ville, et les profonds remparts,
Les rues obscures,
Et les épaules entr'appuyées des toits
Se troubleront, ce soir, d'une auguste frayeur.

J'entends le vent dans les arbres,
Dans les hauts arbres qui bordent la mer...
Le souffle immense de ses poèmes

**Les fait frissonner comme une chair ;**
**Dans une âpre clameur de prophétie,**
**Ils peignent à leurs cimes ployantes**
**Toutes les tempêtes, et l'épouvante**
**D'avoir senti sur eux des choses infinies.**

# IMAGES

Ce fut un petit visage radieux,
Un clair petit visage d'enfant :
La curiosité de grands yeux pénétrants,
La petite bouche au rire bienheureux,
Retroussée en arc sur les dents ;
Un clair petit visage radieux.

C'était un doux visage adolescent,
Longs cheveux soulevés sur des tempes unies,
Larges yeux au regard tout droit, front éclatant,
Bouche dont se creusait les angles caressants,
— Bouche mystérieuse et comme recueillie — :
C'était un pur visage adolescent.

C'est un douloureux visage penché :
Les yeux, pour un si long voyage ont suivi l'âme,
Que le regard, parfois, en semble détaché ;
Les sourcils, sur un pli pensif, sont rapprochés;
Telle un métal ardent que torture la flamme,
La bouche courbe un arc par la douleur touché :
C'est un douloureux visage de femme.

## LE PARFUM

Je te veux envoyer la saveur de l'automne,
Acre et fraîche, pour toi cueillie en ce jardin
Dont les arbres, ployés sous l'or de leurs couronnes,
Profilent des contours sur l'horizon marin.
Les crépuscules se font courts, voici novembre ;
Pourtant, si douce encore est l'arrière-saison,
Qu'entre la vigne rouge et les châtaigniers d'ambre,
Montent, vers un soleil déjà noyé de cendre,
Les roses du Bengale et de la Malmaison.
Mais leur parfum, mouillé par les aubes trop fraîches,
N'entre point au sachet que j'ai glané pour toi :
Pressant la tige molle ou le feuillage rêche,
Je veux prendre, écartant tout autre de mon choix,
L'arome persistant qui te plut sur mes doigts.

Ni la sauge, ni le genièvre, ni l'absinthe,
Mêlés sur mes genoux avec le basilic,
Mais la verveine acide et cette âcreté feinte
Que le géranium exhale autour de lui.
Frais et fort, et porteur de voluptés cachées,
Recéleur des frissons ivres de tout l'été,
Le parfum s'aiguisa aux rousseurs des jonchées,
La bouche de l'automne y mit son âpreté.
Je te l'envoie : un peu de l'ardeur angoissée
Que l'amour fait, ce soir, affluer à mon cœur,
T'arrivera peut-être, au feuillage attachée,
Et tu deviendras pâle à goûter son odeur ;
Car la joie est fugace, aussitôt dispersée,
Mais l'empreinte est au cœur de ce qu'il a souffert.

Je t'envoie, au delà du temps et de la mer,
La douleur et l'amour par qui je fus blessée.

## L'OUBLI

D'un pas frivole, et tout allégés de soucis,
Ceux qui restent s'en vont, les yeux tournés ailleurs.
« Les morts vont vite », soit, et les absents aussi :
Je n'entends plus parler de toi que par mon cœur.

## LES LARMES

Les autres vous diront, ma sœur : « Ne pleurez pas,
« Comme les jours la douleur passe,
« Peu à peu le fardeau glissera de vos bras
« Laissant vides vos deux mains lasses.

« Sous vos lourds cheveux noirs, vous cacherez le pli
« Qui traverse votre front pâle ;
« Qu'importe si, le soir, aux chemins de l'oubli,
« La cendre poudre vos sandales ? »

Ceux-là n'ont pas connu votre angoisse, et l'ardeur
Qui vous rend l'heure si cruelle ;
Egrenez votre chapelet de larmes, ô ma sœur,
Puisqu'il ne vous reste plus qu'elles.

Vos larmes, c'est encor quelque chose qui vit ;
Leur brûlure, à votre visage,
Est chaude comme fut le baiser de celui
Dont vous poursuit l'ingrate image.

Un jour, désabusé, votre cœur oubliera,
Vos yeux séchés pourront se clore,
Le vide sera fait, ma sœur, et ce sera
Infiniment plus triste encore.

## ÉPITRE

La voici donc l'heure attendue et préparée,
L'heure par vous, ma sœur, âprement désirée,
L'heure libre où, dans la vierge lueur du jour,
Vous aviez résolu d'aller à votre amour.
Un hostile destin brusquement vous oppresse,
Attache un nœud de fer à vos pas libérés,
Et, parce qu'il devait tinter dans l'allégresse,
L'instant trop espéré comble votre détresse :
Jamais encor, ma sœur, vous n'avez tant pleuré.

Quelquefois, essuyant l'ambre de vos paupières,
Prenant le paysage attentif à témoin,
Comme un enfant pensif, vous regardez au loin ;
L'automne d'or poudroie en subtile lumière,
L'eau se moire au dessin des bateaux reflétés,
Et votre passion ressuscite l'été :

La Saint-Pierre allumait sur la Pointe-Espagnole,
Dans les ajoncs séchés, l'éclat païen des feux,
Et vers vous, s'allongeant comme vers une idole,
La flamme de l'amour montait, plus forte qu'eux.
Votre cœur primitif et vos sens de faunesse,
Pour la première fois ensemble subjugués,
Rejoignaient les courants tout neufs de leurs ivresses
Et vos lèvres tremblaient, brûlantes de caresses,
Sous des verbes nouveaux au présent conjugués.
Vous n'aviez ni l'odeur acide des verveines,
Ni le goût de la menthe aux mordantes fraîcheurs,
Ni le miel que tiédit le buisson du troëne,
Mais l'arome pâmé des seringas en fleurs.
Et sans remords, sans souvenirs, telle un avare
Par le ruissellement de l'or fanatisé,
Vous saisissiez, avec une ardeur de barbare,
Votre rêve obsédant, enfin réalisé !

Puisque ce souvenir, inscrit au paysage,
Prolonge dans vos yeux le trouble de l'amour,
Et que, vers son angoisse, il penche davantage
Votre profil ombré par des cheveux trop lourds,
Pleurez... l'heure, ce soir, est folle et décevante,
Vous en espériez trop de joie, et c'est pourquoi,

Surprenant votre cœur d'une intime épouvante,
L'émotion brutale a fait trembler vos doigts.
Pleurez... Sur le roman où leur esprit se leurre,
Laissez épiloguer naïfs et curieux :
Qui donc saura jamais pourquoi les femmes pleurent
Et la main qu'il faudrait pour essuyer leurs yeux ?

## ACCUEIL

Sois mon hôte, ô passant voilé ! Si je t'accueille,
Sous l'auvent où l'été soyeux drape ses feuilles,
Avec mon geste calme et mon visage uni,
C'est que nul, désormais, ne peut m'être ennemi.

Entre ! la porte est haute et la salle bien claire,
La rampante laideur en a fui la lumière,
Et les mains que voici ne sauront accepter
Des destins inconnus qu'un geste de beauté.

Quelquefois, quand le soir t'escortant sur les routes
Faufile un ourlet d'ombre au bord de ton manteau,
Les hommes apeurés se cachent et redoutent
Ce visage augural qu'ils découvrent trop tôt.

La crainte, en tâtonnant, enroule sur leur vie
Le fil terne et lassé des heures sans désirs,
Evitant d'espérer par terreur de souffrir,
Ils courbent, anxieux, une épaule asservie.

Dédaigne-les. Franchis la porte où le soleil
Fait danser dans l'air blond les moucherons vermeils ;
Aux angles de ta bouche, il convient que je voie
Si la douleur les creuse ou si vibre la joie ;

Parle-moi : la pudeur, la sagesse et l'orgueil,
Pour les jours différents gardent un même accueil,
Et je t'attends, les mains ouvertes ; car, peut-être,
De tous les grands frissons que l'âme doit connaître,
L'âpre douleur sera le plus puissamment beau.

Je n'ai point souhaité l'engourdissant repos,
J'accepterai sans défaillance l'heure amère ;
Un facile destin tente l'âme vulgaire,
Mais la noble beauté de la vie est ailleurs :
Il ne nous faut pas trop attarder au bonheur.

# POCHADES

## I

Le tragique océan s'est calmé ce matin :
Il luit, tout plat, tendu comme un lé de satin,
A peine un clapotis d'écume qui déferle ;
L'horizon embué a la couleur des perles
Et, tramés d'argent neuf, du Raz à Saint-Mathieu,
Les courants étirés croisent des rubans bleus.

## II

Le soir jaune s'étend sur la mer ardoisée,
L'avant des lourds bateaux luit comme du métal,
Les voiles d'acajou, qu'un pli d'ombre a creusées,
Soulèvent sur le flot leur triangle inégal.

Le remous des courants, à l'accore des roches,
Pousse une écume terne, amassée en flocons ;
Vers les pierres, déjà, l'ombre rampe à tâtons,
Des lambeaux de vapeur aux falaises s'accrochent ;

Et, ligne d'acier net, stridente comme un son,
Blessant l'œil que crispa sa blancheur électrique,
Mince, aiguë et tendue à plat sur l'Atlantique,
Une lame de glaive arrête l'horizon.

## III

Le soleil perce : en longues pannes,
La brume que les vents défont
Retombe, écharpes diaphanes,
Aux quatre coins de l'horizon.

La mer argentée et laiteuse,
Sortant des vapeurs, peu à peu,
Précise une forme et se creuse
De violet, de vert, de bleu.

La lumière monte, plus haute,
Elle épouse le modelé
Des âpres reliefs de la côte
Où l'ocre jaune a ruisselé ;

Et, victorieuse déesse,
Son orgueilleuse nudité
Brûle les voiles qui s'affaissent
En cercle autour de sa clarté.

## LES FILETS BLEUS

Robes humides des sirènes,
Echarpes, réseaux d'air tissé,
Au-dessus des lourdes carènes
Toujours gonflés et balancés,
Transparences qui, déployées,
Ennuagez de voiles purs
La côte à peine reculée
Par ce mouvant glacis d'azur,
Souples harpes où la lumière
Et le vent vibrent à la fois,
Lambeaux surpris à l'atmosphère,
Filets bleus des camarétois !
Quelle pêche miraculeuse
Mêla, sur vos rêts frissonnants,

Les fraîches nuits de scabieuse
A l'iris lourd des océans ?
La divine couleur tombée
Toute vive en vos fils goulus,
L'avez-vous si bien absorbée
Que mon cœur n'en retrouve plus ?
Pêcheur de l'espace, il déploie
Son filet sur des cieux obscurs...
Il n'aura jamais votre joie
D'avoir emprisonné l'azur !

## LES AILES

Couleur d'ocre, comme les voiles des chaloupes,
Et telles se carguant sur les vergues d'un mât,
Les ailes du moulin, virant de haut en bas,
Sur le ciel et la mer tour à tour se découpent.

A droite, s'allongeant dans un pli du terrain,
Des champs de seigle mûr, blonds jusques à leur base ;
Partout ailleurs, la lande aromatique et rase,
Et son velours serré, roussi par l'air marin.

Le port, gardé à l'est par son château de briques,
Ancre deux cents bateaux échoués au jusant ;
En août, sur leur voilure étendue en plein champ,
Au coup sec des fléaux, le blé se décortique.

Une brise obstinée et fraîche comme l'eau
Courbe vers l'orient les ajoncs et les ronces,
La membrure raidit le chanvre qui se fronce,
Les ombres, sur la tour, hâtent leurs longs pinceaux.

Rapides, dans le soir fantastique allongées,
Pour leur quatre rayons distendant l'infini,
Les ailes que le bois asservit au granit
D'être aussi près du sol se sentent outragées.

Elles ont vu s'ouvrir les voiles en ciseaux
Et s'allonger le vol des cormorans par troupes :
Pour les pilleurs de mer comme pour les chaloupes,
L'aile entraînait la nef, l'aile portait l'oiseau !

Elles aussi, pourtant, ont pressé dans leurs toiles
Le goût du vent, l'iode et le miel à la fois,
Et, d'un geste d'enfant qui compte sur ses doigts,
Accueilli le soleil, reconnu les étoiles !

L'espace a trop longtemps sur elles ruisselé,
Il les tenta trop fort d'imprudentes caresses,
Car ce soir, dans la pourpre chaude qui les blesse,
Leur désir ravageant se suspend affolé.

Tout grince dans la tour, la meule se détraque,
Le toit disjoint s'arrache à son disque mouvant,
Le mur, dont chaque effort effrite le ciment,
Trépide, et le bois geint avec le grain qui craque ;

Rouges, vers le brasier du ciel qui les attend,
Haletantes, pour le grand vertige attirées,
Sur la tour de servage à la fin chavirée,
Peut-être, cette nuit, les ailes délivrées,
Ivres de leur désir, épouseront le vent !

Pas un souffle, pas un contour, la brume fine,
Tout noyé, le ciel oppressant, l'air épaissi,
Le jour, sans modeler les formes qu'il devine,
Tâtonnant et blafard, rampe, encore indécis.

Entre les courts ajoncs filtrent des eaux muettes,
Le crêpe des brouillards roule, silencieux ;
Quatre mâts dépouillés pendent : pour leur squelette,
La mer n'a plus de souffle et le ciel n'a plus d'yeux.

Au grand mur du néant où s'écrasent les ailes,
Morts, tragiquement nus, desséchés par l'horreur,
Leur détresse m'apprend l'injustice éternelle :
Oiseaux crucifiés avec un clou au cœur !

## QUÉLERN

Quand pourrai-je sentir encore la douceur
De l'horizon noué ainsi qu'une ceinture,
Et tout l'aérien modelé des vapeurs
Ouatant de bleu profond ses creuses découpures ?

Quand pourrai-je allonger, comme un rais de soleil,
Mon cœur rasséréné sur la moelleuse baie,
Ou, d'un geste enfantin, secouer dans la haie
Les fuchsias tout en fleurs, à des grelots pareils ?

La mer, en sertissant le caprice des îles,
Mire entre leurs contours un ciel multiplié,
Et l'Arrhez, par delà les collines fertiles,
Sculpte ses degrés bleus, l'un sur l'autre appuyés.

Malgré qu'entre le monde et mes yeux, une image
Interpose le trouble obstiné de mon cœur,
Ta grâce m'enveloppe, ô souple paysage
Dont la forme se rythme au chant de la couleur !

Mais j'ai fermé les mains dans l'oubli des caresses,
Les dalles du silence ont pesé sur mon cœur,
Je ne retrouve plus les feuillages que tresse
L'adieu reconnaissant de l'heureux voyageur.

Puisse quelque passant au visage de gloire,
Assez beau pour qu'on l'aime, assez jeune pour croire,
T'apportant son bonheur te confondre avec lui,
Tandis qu'à l'horizon ma petite ombre noire
Ira, diminuant, du côté de la nuit.

## REVEIL

Est-ce le jour ? qui me réveille ? mes mains brûlent,
La nuque me fait mal, tout mon corps est brisé,
Et là, sur ma poitrine, à gauche, renversé,
Un poids mort sous lequel mon souffle est oppressé:
Les doigts du cauchemar dans mes cheveux circulent.
Des larmes ? oui, j'ai sangloté, je me rappelle,
Une angoisse montait à ma gorge, laquelle ?
Comme ces pierres sont pesantes sur mon cœur !...

Je ne dors plus, je suis lucide et redressée,
Des carrés de safran s'encadrent aux croisées,
Mes yeux ont ressaisi la forme et la couleur ;

En quel lambeau de songe erre encor ma pensée ?
D'où vient la maléfique et pesante torpeur ?
Sous quelle chape en plomb agonise mon cœur ?

— Ah ! c'est le cauchemar qu'il faut vivre éveillée,
L'obsession par qui ma chair est tenaillée,
La pierre qui m'écrasera : c'est ma douleur !

## CELLES QUI N'ATTENDENT PLUS RIEN

Celles qui n'attendent plus rien
Sont là, les yeux fixés à terre ;
Tels les ceps d'une vigne amère
Leurs bras retombent, sans soutien.

Des voix chantent, l'été revient,
Le toit bleuit sous la lumière :
Celles qui n'attendent plus rien
Sont à toute chose étrangères.

Des ongles crus de la douleur,
Atteint dans ses forces premières,
Leûr cerveau sort plein de stupeur,
Et leur cœur n'est plus qu'un viscère.

Leurs yeux ont vu, sans s'obscurcir
Sous des larmes mal essuyées,
Croire à celle qui sait mentir,
Et celle qui trahit choyée.

Leur bouche aux angles douloureux,
Que stigmatisa le supplice,
A, pendant des jours trop nombreux,
Mâché le fiel de l'injustice.

Leur épaule — moelleux contour
Si souple aux belles attitudes —
S'écrasa sous un poids trop lourd :
La chape des ingratitudes !

Leur amour ? leur foi ? piétinés,
Tout l'être à vif griffé sans cesse :
Au dernier cri de leur détresse,
Nul passant ne s'est détourné.

Le monde est faux, le ciel est vide :
Sans un geste vers le destin,
Celles qui n'attendent plus rien
Laissent pendre deux mains livides ;

Et la Mort, d'un front incertain,
Hésite, déçue, à leur porte :
Celles qui n'attendaient plus rien
Etaient plus mortes que les mortes.

Table.

# TABLE

—

## CELLES QUI ATTENDENT



## RETOURS

## DEPARTS

BIBLIOTHÈQUE·INTERNATIONALE D'ÉDITION

# E. SANSOT & Cie, PARIS



• 7, rue de l'Eperon et 53, rue Saint-André-des-Arts •

Fondée en 1903 la Bibliothèque internationale d'édition s'est donné pour mission de combler certaines lacunes littéraires constatées dans la librairie française. Les éditeurs ont pour objectif de se rendre utiles au public lettré. L'accueil empressé fait à leurs premières publications leur est un encouragement précieux à persévérer et à redoubler de zèle.

## Volumes in-18 jésus à 3 fr. 50

**A. HAMON: Le Socialisme et l'Anarchisme.** 1 vol.
**ALFRED NAQUET: L'Anarchie et le Collectivisme.** 1 vol.
**J. ERNEST-CHARLES: Les Samedis littéraires.** 2 vols.
**EDMOND PILON: Portraits français.** 2 vols.
**PHILÉAS LEBESGUE: L'Au-delà des Grammaires.** 1 vol.
**GOMEZ-CARRILLO: L'Ame Japonaise.** 1 vol.
**ROGER LE BRUN: Corneille devant trois siècles.** 1 vol.
**LEO CLARETIE: L'École des Dames.** 1 vol.
**PIERRE FONS: Le Réveil de Pallas.** 1 vol
**GEORGES CASELLA et ERNEST GAUBERT: La nouvelle Littérature** (1895—1905). 1 vol.
**JULES BERTAUT: Chroniqueurs et polémistes.** 1 vol.
**DUO CAROLI: Le Manuel du candidat.** 1 vol
**GEORGES GRAPPE: Les Pierres d'Oxford.** 1 vol.
**PHILÉAS LEBESGUE: Aux fenêtres de France.** 1 vol
**MARCEL BOULENGER: La querelle de l'Orthographe.** 1 vol
**PAUL ANDRÉ: Le problème du sentiment.** 1 vol.
**ANONYME: Polichinelle** (DE GUIGNOL) avec une étude par Gustave KAHN

## Littérature rétrospective.

**JOACHIM DU BELLAY. La défense et illustration de la langue françaiso** avec notice et commentaire par Léon SÉCHÉ. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr 50
**SÉNAC DE MEILHAN: Considérations sur l'Esprit et les mœurs** avec une notice par Fernand CAUSSY. 1 vol. in-18 jésus . 3 fr. 50
**AGRIPPA D'AUBIGNÉ: Œuvres poétiques choisies** publiées sur les éditions originales et les manuscrits avec une notice et des notes par Ad. VAN BEVER. 1 vol. in-18 jésus . . . . 3 fr. 50
**SIEUR DE DALIBRAY: Œuvres poétiques** avec une étude sur un poete de cabaret par Ad VAN BEVER. 1 vol. in-18 jésus . . . 3 fr. 50
**PRINCE DE LIGNE: Mes écarts ou ma tête en liberté.** 1 vol. in-18 jesus . 3 fr. 50
**P. CORNEILLE: Galanteries,** précédé d'une vie amoureuse de P. Corneille par E. SANSOT-ORLAND. 1 vol. in-18 raisin . . . . . 3 fr.
**Mme DESHOULIÈRES: Les amours de Grisette,** précédés d'une notice par E. SANSOT-ORLAND. 1 vol. in-18 raisin . . . . . 2 fr.

## Collection petit in-12 couronne

à 1 fr. le volume.

**MAURICE BARRÈS: Huit jours chez M. Renan.** 6me édition. 1 vol.
**De Hégel aux cantines du Nord.** 1 vol
**Alsace-Lorraine.** 1 vol.
**HENRY BORDEAUX: Deux méditations sur la mort.** 1 vol.
**PÉLADAN: La dernière leçon de Léonard de Vinci.** 1 vol
**La clé de Rabelais.** 1 vol
**De Parsifal à Don Quichotte.** 1 vol.
**JEAN LORRAIN: Heures de Corse.** 1 vol.
**EUGÉNIE DE GUÉRIN: Reliquiæ,** fragments choisis. Notice par Edmond PILON. 1 vol.
**MAURICE DE GUÉRIN. Le Centaure.** Notice par Edmond PILON. 1 vol.
**HENRI BREMOND: Le charme d'Athènes** 1 vol.
**ÉDOUARD ROD: Reflets d'Amérique.** 1 vol.
**STENDHAL: Pensées et impressions,** avec une introduction par Jules BERTAUT 1 vol
**JEAN MORÉAS: Paysages et sentiments.** 1 vol.
**CHARLES RÉGISMANSET: Contradictions.** 1 vol.

## Collection d'études étrangères

format in-18 à prix divers

**L'Italie littéraire d'aujourd'hui,** par François GAETA. 1 vol. . . . . . 3 fr.
**La Roumanie littéraire d'aujourd'hui,** par Th. CORNEL. 1 vol . . . . . 1 fr. 50
**Le Portugal littéraire d'aujourd'hui,** par Philéas LEBESGUE. 1 vol . . . . . 1 fr. 50
**Les littératures danoise et norvégienne d'aujourd'hui,** par Emil Foo. 1 vol. . . . 2 fr
**L'Allemagne littéraire contemporaine,** par Paul WIEGLER. 1 vol. . . . . 2 fr.
**Essai sur la littérature bretonne ancienne,** par Maurice DUHAMEL 1 vol . . 1 fr. 50
**Les lettres françaises dans la Belgique d'aujourd'hui,** par Eug. GILBERT. 1 vol 1 fr. 50
**Essai sur la poésie anglaise au XIXe siècle,** par Georges GRAPPE. 1 vol. . 3 fr.
**La Grèce litteraire d'aujourd'hui,** par Philéas LEBESGUE 1 vol. . . . . . . 1 fr. 50

## Collection des Célébrités d'aujourd'hui.

**Nouvelle collection artistique de biographies contemporaines.**

Chaque biographie forme une élégante plaquette in-18 jésus, avec portrait-frontispice, autographe, suite d'opinions et une bibliographie méthodique. Prix 1 fr.

**PAUL ADAM,** par Marcel BATILLIAT
**OCTAVE MIRBEAU,** par Edmond PILON
**REMY DE GOURMONT,** par Pierre de QUERLON.
**FRÉDÉRIC NIETZSCHE,** par Henri ALBERT
**MAURICE DONNAY,** par Roger LE BRUN
**JULES LEMAITRE,** par E. SANSOT-ORLAND
**JUDITH GAUTIER,** par Remy de GOURMONT.
**CAMILLE LEMONNIER,** par Léon BAZALGETTE.
**EMILE FAGUET,** par Alphonse SÉCHÉ
**ANATOLE FRANCE,** par Roger LE BRUN
**HENRI DE RÉGNIER,** par Paul LÉAUTAUD
**ALFRED CAPUS,** par Edouard QUET
**WILLY,** par Henri ALBERT
**PAUL BOURGET,** par Georges GRAPPE
**PELADAN,** par René-Georges AUBRUN
**PIERRE LOUYS,** par Ernest GAUBERT
**MAURICE MAETERLINCK,** par Ad van BEVER
**MARCEL PREVOST,** par Jules BERTAUT
**F. BRUNETIÈRE,** par L.-R. RICHARD
**F. DE CUREL,** par Roger LE BRUN
**JEAN LORRAIN,** par Ernest GAUBERT
**JEAN MORÉAS,** par Jean de GOURMONT
**PAUL et VICTOR MARGUERITTE,** par Edmond PILON
**HENRY HOUSSAYE,** par L. SONOLET.
**CAMILLE MAUCLAIR,** par Jean AUBRY
**EDOUARD ROD,** par Firmin ROZ
**GEORGES CLEMENCEAU,** par M LE BLOND
**FRANÇOIS COPPÉE,** par Ernest GAUBERT
**HENRY BORDEAUX,** par A. BRITSCH
**JULES CLARETIE,** par Georges GRAPPE
**GEORGES COURTELINE** par ROGER LE BRUN
**LEO CLARETIE,** par PETRUS DUREL

